jusqu'à ce qu'Il vienne » (Apoc., 2 : 25), « l'Étoile du Matin », Lucifer (*ibid.*, 2 : 28).[1] Ainsi, quiconque, à Thyatire, ne se laisse pas séduire par ce que le vieil Héraclite d'Éphèse appelle « les abîmes de la connaissance », recevra du Rédempteur l'accès et participation à la vie du nouvel et véritable Lucifer, d'ailleurs éternel et divin ; puisque le Sauveur révèle qu'Il est Lui-même, par excellence, l'Étoile du Matin (Apoc., 22 : 16). Il Se donnera, lors du Jugement final, comme Arbre de Vie et comme Manne mystérieuse (Apoc., 2 : 7, 17). Mais voici plus précis encore : sur la terre nouvelle et dans les nouveaux cieux, Il substituera définitivement son Royaume à celui de Satan, « archonte » et même « dieu de cet éon »[2]. Ainsi se réalisera la prophétie de Balaam, à qui l'Épître à l'Église de Pergame vient de faire allusion : « L'Astre sort de Jacob... Il exterminera les fils de la rébellion... Séir, son ennemi, est en sa possession » (Nombres, 24 : 17-18). Or, en hébreu, *Séir* signifie à la fois Bouc, Ouragan et Démon. L'authentique Lucifer, dont Séir n'est que la caricature, Se donnera, lors du règlement de comptes définitif, en récompense à ses fidèles[3].

1. « Vous faites bien de prêter attention à l'Écriture prophétique, comme à un lumignon luisant dans les ténèbres, jusqu'à ce que le jour vienne à poindre et qu'en vos cœurs se lève l'*Étoile du Matin* » (2 Pierre, 1 : 19). Cet astre doit survenir chez St. Pierre ; « jusqu'à ce que Je vienne », dit le Christ dans l'Apocalypse, pour apporter « l'Étoile du Matin ». Ici, se trouvent opposés les *deux* Porte-Lumière, comme dans la Liturgie catholique du Samedi-Saint : *Lucifer, inquit, qui nescit occasum*, allusion à la Chute de l' « Autre ».

2. Cf. Jean, 14 : 30 ; 2 Cor., 4 : 4 et foule de textes analogues. Puis 1 Cor., 15 : 22 : 28. Ensuite, Daniel, 12 : 3, à comparer avec Apoc., 12 : 1. Enfin, pour le véritable Lucifer : Zach., 3 : 8 ; 6 : 12 ; Matt., 2 : 2 ; Luc, 1 : 78 ; 1 Cor., 15 : 40-41, à rapprocher de Daniel, 12 : 3 : les élus recevront, pour refléter sa Splendeur (qui est l'Esprit-Saint, cf. Sagesse, 7 : 22-26), la plus brillante de toutes les Étoiles, qui les environnera de sa gloire : *amicti sole ... et in capite eorum corona stellarum duodecim*. Un Religieux, qui a lu en 1946 certains de nos textes en manuscrit, nous reproche : 1° de trop citer la Bible, dans le but visible d'endormir et d'abrutir le lecteur, supposé trop paresseux pour vérifier nos citations ; 2° de citer les textes bibliques pêle-même, comme si toutes les parties de l'Écriture ne formaient toutes ensemble qu'un seul Livre : éclairer la Bible par la Bible n'est pas sci-en-ti-fi-que! A ce célèbre exégète féru de critique on répond : 1° nous ne citons pas les textes bibliques en référence pour que le lecteur conclue : « L'auteur a donc quelque raison d'avancer telle chose », mais, comme toutes nos thèses proviennent d'une lecture *vivante* et *vécue* des Écritures, pour que le lecteur aille voir, l'enchaînement des textes constituant notre meilleure démonstration ; l'espace nous manquant pour les reproduire *in extenso*, force nous est d'y renvoyer le lecteur, dans le désir, d'ailleurs, qu'il doive à cet examen le désir et le don de lire, comme nous, la Bible comme une Parole vivifiante ; — 2° nous connaissons parfaitement les résultats de la critique, qui ont leur valeur sur leur propre terrain de préparation : les domestiques qui remplissent notre encrier, nettoient nos plumes et balaient notre bureau, ont aussi leur grande utilité *sui generis*. Mais il y a des gens pour qui la critique consiste à lire Lamartine comme ferait un correcteur d'imprimerie : les virgules et cédilles les empêchent de remarquer la poësie. De cette critique « moderne », Edg. Poë a fait, avec son prophétique génie, la vengeresse... critique dans sa *Genèse d'un Poëme*, que ce pédant de Griswold devait certainement prendre au sérieux (grave comme un âne savant, Poë décortique « critiquement » son propre *Corbeau*). Tout compte fait, la Bible commentée par les Pères me « nourrit » ; commentée par mon éminent censeur privé, elle me fait crever de faim.

3. La Vulgate porte pour Genèse, 15 : 1 : *Ego merces tua magna nimis*. Crampon traduit : « Ta récompense sera très grande », sans aucun rapport entre cette récompense et Yahweh. Or, la Tradition juive, dont nos critiques feraient bien de tenir compte, « rend » ce texte comme suit dans les *trois* Targoumîm (Onkelos, Pseudo-Jonathan, Jérusalem) : « La *pithgama* (parole articulée, message, voix) de Yahweh fut prophétiquement adressée à Abram, disant : Ne crains pas, Abram, car ma *Memra* (Verbe quasiment hypostasié de Yahweh) sera ta très grande récompense ». Pour soixante-dix-neuf passages de l'Ancien Testament, les Targoumîm affirment, avec une parfaite assurance, qu'il s'y agit de la Memra, manifestation elle-même divine de la Personnalité divine. — L'Apocalypse nous montre comment se réalise Gen., 3 : 5, où s'amorce déjà, mais encore embryonnairement, l'idée centrale des deux Royaumes et des deux Porte-Lumière (cf. 2 Cor., 11 : 14).